

# Derrière l'euphorie de Munich, le déclin du sport allemand

**ÉROSION** Si les athlètes locaux gagnent aux Championnats européens, l'Allemagne ne cesse de régresser au tableau des médailles depuis trente ans. L'argent est là, mais il est mal exploité, alors que de plus en plus de spectateurs et même d'athlètes se demandent si tout cela en vaut la peine

LAURENT FAVRE, MUNICH  
@LaurentFavre

Les superbes Championnats d'Europe multisports qui s'achèvent ce dimanche à Munich ont donné une image idyllique du sport en Allemagne. Les installations de l'Olympiapark sont magnifiques, l'organisation est parfaite, et le public est si nombreux et enthousiaste qu'il accredit l'idée qu'il y a deux sortes d'Allemands: ceux qui font du sport et ceux qui regardent du sport. Les premiers le font si bien qu'ils dominaient vendredi le classement des médailles, justifiant l'adage qu'«à la fin, c'est l'Allemagne qui gagne».

Sauf que tout cela est trop beau pour n'être mieux qu'une merveilleuse parenthèse. Bientôt les spectateurs s'en retourneront à leurs stades sécurisés comme des aéroports, les «petits sports» à leurs audiences confidentielles, les journalistes à leurs championnats inaccessibles et les athlètes allemands à leur médiocrité. Un mois avant de triompher à Munich, l'athlétisme allemand était rentré piteux des Championnats du monde à Eugene: deux médailles, dont une d'or, et le 19e rang des nations, très loin des Etats-Unis (33 médailles).

Un an plus tôt, l'Allemagne était rentrée des Jeux d'été de Tokyo avec le pire bilan olympique (37 médailles, neuvième rang) depuis la réunification. Pour les premiers Jeux «unifiés», en 1992 à Barcelone, sportifs ouest et est-allemands avaient raflé 82 médailles, dont 33 en or, ce qui positionnait la nouvelle puissance au troisième rang, derrière l'ex-URSS et les Etats-Unis.

On pensait alors, à l'instar de Franz Beckenbauer, que l'Allemagne allait être imbattable. Ce ne fut au contraire qu'une lente dégringolade: 65 médailles en 1996 à Atlanta, 56 en 2000 à Sydney, 49 en 2004 à Athènes, 41 en 2008 à Pékin, 44 en 2012 à Londres (mais seulement 11 médailles d'or), 42 en 2016 à Rio. Parallèlement, l'Allemagne a complètement disparu dans deux des piliers de l'olympisme, la natation et la gymnastique, et partiellement dans le troisième, l'athlétisme. Ses sports pourvoyeurs de médailles sont désormais l'aviron, le canoë-kayak, le cyclisme sur piste. Puisque les Championnats d'Europe de natation se sont déroulés à Rome, en marge des European Championships Munich, on ne peut créditer le bilan allemand des 11

médailles obtenues dans la piscine du Foro Italico. Mais il aurait fallu en ajouter 17 à la France, 20 à la Grande-Bretagne et... 55 à l'Italie.

Ces trois pays sont typiquement des pays européens qui ont dépassé l'Allemagne depuis vingt ans grâce à une politique massive de subventionnement du sport d'élite. A Berlin, le financement fédéral du sport a augmenté de 133 millions à 293 millions d'euros en dix ans sans effets notables sur les résultats. Même des petits pays européens, comme la Norvège, la Suisse ou les Pays-Bas, font désormais mieux que le géant allemand au regard de leur taille et de leurs moyens respectifs.

## Les «touristes» triomphent

A Eugene, les athlètes allemands ont été qualifiés de «touristes» par la presse de leur pays. Ils ont été sept à participer à des finales, comme la Suisse, mais avec trois fois plus d'athlètes (80 contre 25) et dix fois plus d'habitants. Beaucoup ont répondu en disant qu'ils se préparaient pour Munich. Munich sauvera donc les apparences, comme chaque fois qu'une grande compétition a lieu en Allemagne.



Patrick Schneider passe le relais à son coéquipier Marc Koch lors du 4x400 mètres des Championnats d'Europe multisports. Malgré leurs bons

«Il y a un déclin qu'on ne peut pas nier. Nous perdons du terrain dans beaucoup de sports», confirme Wolfgang Maennig, professeur d'économie à l'Université de Hambourg et ancien rameur olympique. Le chercheur, qui a participé aux commissions d'évaluation de quatre candidatures olympiques allemandes, distingue trois causes profondes à ce phénomène d'érosion. «Tout d'abord, explique-t-il, l'héritage du sport est-allemand a disparu. Il y avait beaucoup de compétences humaines et scientifiques qui n'ont pas été remplacées ou n'ont plus été financées. Les entraîneurs sont partis à la retraite, les instituts de recherche ont fermé et tout un savoir s'est perdu.»

Bien sûr, le «savoir-faire» de la RDA s'appuyait beaucoup sur le dopage. Mais l'Ouest n'était pas en reste. Surtout, l'erreur a été de voir dans la réunification une addition alors qu'il fallait y voir une soustraction. C'est la thèse du sociologue français Jean-François Tournadre, selon qui les deux camps «surperformaient» à des fins idéologiques et sont retombés au niveau de leur valeur sportive réelle dès lors qu'il fallait construire un Etat-nation.

## «Des vieux messieurs insensibles»

«Le deuxième problème, estime Wolfgang Maennig, est le manque d'efficacité de notre système au niveau institutionnel. Le gouvernement allemand verse beaucoup

d'argent au sport, via les fédérations, mais cela n'a pas d'influence véritable sur le nombre de médailles. En Grande-Bretagne, l'agence publique UK Sport reçoit l'argent de l'Etat et le distribue directement selon les besoins, sans passer par les fédérations. Chez nous, celles-ci sont encore trop souvent tenues par des vieux messieurs particulièrement insensibles aux aspirations de la jeunesse.»

Ces dysfonctionnements, et les incompréhensions qu'ils suscitent, ont éclaté au grand jour après la débâcle d'Eugene. «Nous devons nous débrouiller dans la vie quotidienne alors que nos adversaires sont de véritables professionnels», a plaidé Gina Lückenkemper, sprinteuse,

## «L'argent seul n'est pas un gage de succès»

**GESTION** Comme ses voisins, l'Etat allemand investit toujours plus d'argent dans le sport de haut niveau, sans en obtenir les mêmes résultats. Faute de dirigeants à la hauteur des défis modernes, estime Dagmar Freitag, ancienne présidente de la Commission des sports du Bundestag

Ancienne députée au Bundestag (SPD), Dagmar Freitag y a présidé durant douze ans la Commission des sports. Elle a fait passer une loi antidopage en 2015 – «après m'être battue pendant vingt ans!» – et encouragé la création de l'association Athleten Deutschland, qui a professionnalisé la représentation des intérêts des athlètes. Non candidate à la fin de son dernier mandat, elle a quitté son poste en septembre 2021 en critiquant «la chute sans précédent de la réputation de la Confédération allemande des sports olympiques» (DOSB). Pour *Le Temps*, elle dresse un état des lieux sans concession.

**Comment expliquer le déclin des performances sportives de l'Allemagne?** L'une des raisons est une évolution erronée, à mon avis fatale, de la structure de l'association faitière du sport allemand. En 2006, l'ancienne Fédération allemande de sport (DSB) et notre Comité national olympique (NOK) ont décidé de fusionner en une seule organisation, la Confédération allemande des sports olympiques (Deutscher

Olympischer Sportbund, DOSB). Jusqu'à présent, je pense que ses responsables ne sont pas parvenus à remplir leurs deux missions principales: le développement du sport de masse et la promotion du sport de compétition. Ils considèrent que leur rôle consiste presque exclusivement à des demandes permanentes de financement accru de la part de l'Etat. Ces dernières années, il a effectivement augmenté massivement, mais l'argent seul n'est pas un gage de succès si le développement du sport ne progresse pas.

Un autre point crucial est le fait que trop de jeunes talents, en tête des classements mondiaux à 18 ou 20 ans, se perdent à l'âge adulte. Certains décident souvent de ne pas poursuivre leur carrière sportive et de se tourner vers une formation professionnelle ou des études. Cela s'explique, à mon avis, par une couverture sociale encore insuffisante. Tous les athlètes de haut niveau parviennent pas, loin s'en faut, à vivre de leur sport. Nous pourrions mettre en place un système de bourses universitaires tel que nous le connaissons par exemple aux Etats-Unis.

**Pensez-vous que le regard de la population allemande sur le sport a changé et que cela a une influence sur les résultats?** Il faut d'abord retenir ceci: le sport de compétition n'est pas fondamentalement rejeté en Allemagne. Les excellentes

audiences de télévision et la formidable ambiance à l'Olympiastadion cette semaine le démontrent. Mais les nombreuses révélations sur le dopage ou sur les activités criminelles au sein des plus hautes instances de certaines fédérations ont eu un impact considérable. En 2011 et 2016, des études scientifiques avaient déjà révélé une perte de confiance dramatique dans les fédérations sportives et leurs responsables. Tout cela a contribué à ce que les résultats soient considérés de manière beaucoup plus critique et distante que par le passé.

**L'Allemagne semble être aujourd'hui le grand pays européen qui réfléchit le plus à l'éthique, à la durabilité et à la responsabilité dans le sport...** Oui, je suis d'accord. Et cela a beaucoup à voir avec le journalisme d'investigation qui, en Allemagne, a permis ces dernières années de faire des révélations impie-

toyables. Personne ne peut plus dire qu'il n'était pas au courant des abîmes abjects que le sport recèle souvent en coulisses. A cela s'ajoute un débat public grandissant sur l'impact environnemental et la durabilité des grands événements sportifs. Dans notre pays, une association s'est créée il y a quelques années, Athleten Deutschland. Elle agit de manière totalement indépendante du sport organisé et est rapidement devenue la véritable *think tank* du sport



**«Trop de jeunes talents en tête des classements mondiaux à 18 ou 20 ans se perdent à l'âge adulte»**

DAGMAR FREITAG, ANCIENNE PRÉSIDENTE DE LA COMMISSION DES SPORTS DU BUNDESTAG

allemand, ce qu'aurait dû être la DOSB. Ce modèle pourrait inspirer d'autres pays!

**Le modèle sportif allemand est-il aujourd'hui dépassé? Des petits pays obtiennent de bons résultats avec peu d'athlètes et un soutien financier très ciblé.** Je pense qu'il n'y a pas une seule bonne voie et que les systèmes sportifs des

différents pays ne sont que partiellement comparables. Lors d'une audition publique de la Commission des sports, nous avons étudié de près le système de soutien britannique (UK Sport). Nous aussi, nous misons sur l'encouragement public. Nous nous appuyons désormais sur une analyse de potentiel élaborée scientifiquement, qui ne récompense pas les succès passés mais le potentiel de développement des fédérations et des athlètes. Il est possible de pronostiquer l'évolution future des performances, mais il n'y a aucune garantie que même le meilleur athlète remportera effectivement une médaille le jour de la compétition. C'est aussi pour cette raison que ne regarder que le tableau des médailles n'est pas un bon indicateur.

**Le système scolaire allemand promeut-il encore le sport?** Notre enseignement du sport n'est pas orienté vers le sport de compétition. Il y a certes une compétition scolaire annuelle (Jugend trainiert für Olympia & Paralympics), mais elle est généralement dominée par les équipes de nos écoles d'élite du sport. Les nouveaux talents ne sont donc découverts qu'exceptionnellement par l'école, où beaucoup dépend de l'engagement individuel des professeurs de sport. Le sport scolaire n'a malheureusement pas la place qu'il mérite dans notre pays. Et pourtant, l'école est le seul endroit où nous pouvons atteindre tous les enfants. ■ PROPOS RECUEILLIS PAR L. F.



résultats à Munich, les Allemands perdent du terrain dans beaucoup de sports depuis deux décennies. (MUNICH, 19 AOÛT 2022/MATTHIAS HANGST/GETTY IMAGES)

citant un camp d'été où chacun devait payer son billet de train et une partie des repas. L'ancienne championne olympique du saut en hauteur des Jeux de Munich en 1972 Ulrike Meyfarth lui répliqua sèchement que le professionnalisme était un état d'esprit bien plus qu'un statut.

«Nous sommes devenus obsolètes. Si l'on se compare aux autres pays, tout est vieux, les méthodes des entraîneurs, les structures fédératives, les centres performants... En plus, il y a une mauvaise ambiance, beaucoup d'athlètes sont en colère contre la fédération», analyse le journaliste Gunnar Meinhardt dans *Die Welt*.

La députée Dagmar Freitag (SPD) a présidé la Commission

## «L'héritage du sport est-allemand a disparu. Il y avait beaucoup de compétences humaines et scientifiques qui n'ont pas été remplacées»

WOLFGANG MAENNIG, ANCIEN RAMEUR OLYMPIQUE

des sports du Bundestag pendant douze ans. Elle a quitté son poste l'an dernier après avoir encouragé la création d'Athleten Deutschland, une association de défense des intérêts des athlètes. En partant, elle a pointé «la plus grande crise du sport allemand», «la chute sans précédent de la réputation de la Confédération allemande des sports olympiques (DOSB)» et «l'inaction volontaire» de son président, Alfons Hörmann.

### Génération «post-médailliste»

«La troisième explication est plus difficile à mesurer, achève Wolfgang Maennig, mais il est indéniable que l'attitude de la population allemande vis-à-vis du sport de haut niveau a

changé. Les jeunes sont plus urbains, plus mondialisés, ils sont devenus post-matérialistes, mais aussi «post-médaillistes». Depuis vingt ans, ils entendent trop parler de scandales à propos du sport, en Allemagne et ailleurs. Pour cette génération, les abus engendrés par le sport sont systémiques et elle n'est prête ni à les endurer comme athlète ni à les financer comme contribuable.»

Avec la réunification, l'Allemagne a hérité d'un passé douloureux, qu'elle a osé regarder dans les yeux. Peu de pays ont été aussi intégrés dans l'introspection. Durant quelques années, la télévision publique allemande ne diffusa plus le Tour de France. Elle produisait

en revanche des enquêtes sur les scandales financiers autour de l'organisation de la Coupe du monde 2006, sur le dopage, sur la FIFA puis plus récemment autour de la vague #MeToo et de la dénonciation des abus et harcèlements ordinaires. Jeudi soir, la chaîne ARD passait un documentaire du journaliste Hajo Seppelt, spécialisé dans les enquêtes sur le sport, révélant des abus systémiques au sein de la fédération allemande de natation.

Cette promotion d'une autre vision du sport ne pouvait rester sans conséquences. En 2013, les habitants de Munich ont dit non à une candidature pour l'organisation des Jeux d'hiver 2022, imités deux ans plus tard par les

électeurs de Hambourg, opposés à l'idée d'accueillir les Jeux d'été en 2024. «L'esprit olympique et l'Allemagne ne vont pas ensemble pour le moment», avait dû constater Alfons Hörmann, le président de la DOSB, en 2015.

Le lundi 15 août, jour férié en Bavière où des myriades de spectateurs fêtèrent le titre européen de Richard Ringer sur le marathon, Athleten Deutschland publia un communiqué appelant à un «nouveau contrat social pour le sport de haut niveau». Il posait cette question: «Voulons-nous sérieusement le succès à tout prix, financé par l'argent public, alors que le sport de haut niveau est aussi façonné par le dopage, la corruption et les abus?»

### Heike Drechsler envie la Suisse

A l'Olympiastadion, alors que le soir venait et qu'il faisait encore doux, nous eûmes l'audace de nous asseoir à côté de Heike Drechsler, légende du saut en longueur, double championne olympique du temps de la RDA, qui observait d'un œil expert les concurrents du triple saut masculin. La veille, l'athlétisme allemand avait vécu une nuit magique, obtenant sur le fil deux titres européens au 100 m et au décathlon, avec le soutien d'un public assourdissant. Cette nuit-là, Gina Lückenemper et Niklas Kaul frustraient Mujinga Kambundji et Simon Ehammer, et pourtant: Heike Drechsler envoyait la Suisse...

«Vous avez une très belle génération de jeunes athlètes doués et déterminés. En Suisse, la fédération fait du très bon travail avec les 12-16 ans, qui est l'âge critique pour développer la technique et le goût de l'effort. Il manque cela actuellement en Allemagne: une politique ciblée, avec des entraîneurs compétents et bien formés. Il y a aussi moins d'opportunités, moins de compétitions qui donnaient l'envie d'apprendre et de s'entraîner. A mon époque, bien sûr, le sport était un moyen de voyager et d'avoir une belle vie. Les jeunes Allemands ont tout cela naturellement aujourd'hui. C'est la vie, mais c'est un peu dommage parce que le public est toujours là. Et l'on sent que pouvoir vibrer derrière ses athlètes lui manque.» ■

## Nina Brunner et Tanja Hüberli joueront pour l'or en beach-volley

**ALLEMAGNE** Tenantes du titre, les deux Suissesses ont livré un récital vendredi à Munich, lors des quarts puis des demi-finales des Championnats d'Europe. Même s'il devrait pleuvoir samedi lors de la finale, l'atmosphère s'annonce bouillante

LIONEL PITTET, MUNICH  
@lionel\_pittet

Nina Brunner et Tanja Hüberli disputent la finale des Championnats d'Europe de beach-volley, ce samedi à 18h30. Contre les Lettones Tina Graudina et Anastasiya Kravcenoka, elles tenteront de conserver le titre remporté en 2021 à Vienne. Vendredi, lors d'une longue journée où se sont enchaînés les quarts et les demi-finales, elles ont été – de loin – la meilleure des huit formations en lice. Leurs dernières victimes: les Espagnoles Daniela Alvarez et Tania Morena, facilement écartées en deux sets (21-14 21-17) dans une atmosphère pour le moins singulière.

Fermez les yeux, pensez beach-volley. Vous imaginez le sable chaud, le ciel bleu, les corps luisants de crème solaire et de transpiration? Ouvrez les yeux: vous êtes au centre-ville de Munich, il fait à peine 18 degrés et la pluie donne une drôle de couleur argile au terrain de jeu...

Ce serait la déprime si l'arène provisoire de la Königsplatz n'était pas, comme depuis le début des Championnats d'Europe, généreusement garnie et complète-

ment survoltée. «Ein... Zwei... Ouuuh!» Chaque touche de balle est soulignée par des spectateurs à l'enthousiasme étanche aux caprices du ciel. Et comme lors des courses de la Coupe du monde de ski, il y a de la bière et de la Schlagermusik pour réchauffer les corps et les cœurs. Après leurs matches, joueuses et joueurs le disent: l'ambiance leur file des décharges d'endorphine.

C'est dans ce contexte que les beach-volleyeuses suisses défendent leur bac à sable. Deux ans que le titre continental est leur. Victorieuses en 2021, Nina Brunner et Tanja Hüberli ont succédé au palmarès à Anouk Vergé-Dépré et Joana Heidrich, sacrées en 2020. De ces quatre joueuses, seule la dernière citée n'est pas au rendez-vous des quarts de finale en 2022. Blessée à l'épaule lors des récents Mondiaux de Rome, elle a été remplacée «poste pour poste» par la jeune et prometteuse Menia Bentele (20 ans). Vendredi matin, il suffit d'un coup d'œil au tableau pour le savoir: une finale 100% suisse est possible.

Un sport cruel  
Anouk Vergé-Dépré et sa partenaire de substitution sont les premières à remuer le sable mouillé de la Königsplatz. Elles ne sont pas favorites face aux Néerlandaises Katja Stam et Raïsa Schoon, numéros 2 mondiales, et l'averse ne fait pas leurs affaires. «Notre principal atout, contre des équipes stables comme celle-ci, c'est le service, expliquera la Bernoise de

30 ans. Or, avec l'eau, le ballon devient lourd et c'est plus difficile de lui dicter une trajectoire flottante...»

Paradoxalement, c'est elle, avec toute son expérience, qui semble la plus tendue. Menia Bentele déploie un jeu sans complexe, insouciant, inventif, et accueille la conclusion de chaque point avec de grands sourires. Totalemment dans son élément, alors que ses adversaires ne se privent pas de la cibler inlassablement. Cruel sport que le beach-volley: le maillon faible – ou perçu comme tel – est condamné à porter son équipe... La jeune femme ne démérite pas. Elle enchante, même, sur quelques inspirations lumineuses. «C'est le premier tournoi de ce niveau qu'elle dispute, avec autant de public, et elle a géré sans problème, applaudira Anouk Vergé-Dépré. Je suis très fière d'elle.»

### Après leurs matches, joueuses et joueurs le disent: l'ambiance leur file des décharges d'endorphine

Le duo s'accroche, perd le premier set en extremis (22-20), remporte le suivant de haute lutte (21-19), mais doit compenser son manque d'automatismes par

une prise de risque maximale. Dans la manche décisive, la sérénité des Néerlandaises fait la différence (15-11). Il n'y aura pas de duel helvético-suisse pour le titre. Mais «Nina et Tanja ont les moyens d'aller chercher l'or», souffle du bout des lèvres Anouk Vergé-Dépré. La «médaillon nationale» intéresse bien plus les supporters que les athlètes qui ne l'obtiennent pas personnellement...

Au tour des championnes en titre d'entrer sur le court central. Cette fois, les tribunes sont pleines. Un peu parce qu'il a arrêté de pleuvoir, beaucoup parce que Brunner/Hüberli affrontent une équipe allemande, composée de Chantal Laboureur et Sarah Schulz. La veille, ces deux-là ont éliminé la troisième paire suisse engagée, Zoé Vergé-Dépré (la-soeur-de) et Esmée Böbner. Évidemment, elles peuvent compter sur le soutien bruyant du public.

### La démonstration des championnes

Match piège pour les Suissesses, septièmes mondiales, en grande forme, systématiquement citées parmi les favorites à la victoire finale? C'est le sentiment qui parcourt les discussions des quelques supporters suisses au premier changement de côté, à 5-2 pour les Allemandes. Ces dernières ont pris le parti de concentrer leurs efforts sur Nina Brunner, une stratégie rare sur le circuit: la Zougnoise de 26 ans n'effraie pas par sa taille (175 centimètres) mais terrorise par sa science du jeu. Elle semble totalement imper-

méable à la pression et ne commet presque jamais de fautes directes. Mais là, elle peine à entrer dans son match. Ses réceptions sont un peu imprécises.

La pression? «Non, franchement pas, nous répondra-t-elle après la partie. Souvent, il nous faut un peu de temps pour mettre notre jeu en place. Mais là, nous sommes revenues à 6-6, ça va encore, pour un début de match difficile, non?» Si. Sur-tout vu la suite de la rencontre, expédiée en deux sets, 21-12 et 21-15. «On peut toujours améliorer des détails, mais quand tout fonctionne aussi bien, qu'on gagne aussi largement, en quarts de finale d'un grand tournoi, il ne faut pas non plus trop se prendre la tête», dira Tanja Hüberli, avant de profiter de quelques heures de repos. Elles ont encore une demi-finale à gagner en début de soirée.

Sur le central de la Königsplatz, ce sont les Espagnoles Daniela Alvarez et Tania Morena qui gagnent le droit de les défier. Elles ont 20 ans, pointent au 38e rang de la hiérarchie mondiale et n'en reviennent pas de s'inviter dans le dernier carré chez les «grandes».

Pour les Suissesses, c'est différent. Elles connaissent. Elles ont un titre à défendre. «Et quand on arrive en demi-finale, ce n'est pas pour terminer quatrièmes, lance encore Tanja Hüberli. Ni troisièmes, ni deuxièmes, d'ailleurs...» Avec sa coéquipière, elles profiteront une dernière fois de la folle ambiance de la Königsplatz samedi. Il devrait pleuvoir, mais ce n'est pas très grave. ■